

Promenade psychanalytique 2007-2008

*Moi et mes enfants
La parentalité aujourd'hui*

Ouverture

Michel Coddens
Membre de l'EPFCL
FCL du Brabant

Au Japon, puis maintenant au Brésil, une femme est devenue la mère porteuse de l'enfant de sa fille. Ces anecdotes sont représentatives des mutations de la société postmoderne.

Je ne surprendrai personne en rappelant qu'elles sont permises par les avancées spectaculaires de la science. Ces modifications sont irréversibles en dépit des mots d'ordre qui réclament la restauration de l'autorité, le réveil des valeurs, le travail, la famille...

Parmi les signes de ces métamorphoses, citons la procréation médicalement assistée (PMA), la fécondation in vitro (FIV), l'insémination artificielle avec donneur (IAD),... Il n'y a pas si longtemps, la conception d'un enfant était une conséquence possible de l'acte sexuel. Aujourd'hui, cette procréation est programmée, ce qui a pour effet de déssexualiser la rencontre sexuelle. On glisse de l'enfant comme effet possible du désir sexuel de l'homme pour une femme ou de la femme pour un homme vers l'enfant comme objet d'un vouloir conscient d'une femme. Comme le note avec force M-M. Chatel dans son livre « Malaise dans la procréation – Les femmes et la médecine de l'enfantement », on passe du registre érotique au registre vétérinaire.

Ces données nouvelles bouleversent les repères traditionnels. En effet, dans les faits-divers japonais et brésilien, qui est la mère ? Qu'en est-il des rangs familiaux et générationnels ? Où est le père ? Qu'est-ce qu'être père d'un enfant reconnu comme sien et qui n'est cependant pas la « chair de sa chair » ? Le père est-il le compagnon de la mère, celui que la biologie de l'ADN désigne comme tel ou l'homme dont, parfois, la femme rêve secrètement ?

La procréation médicalisée interroge la paternité dans la mesure où elle provoque un arasement, un estompage de la part symbolique du désir sexuel masculin. L'homme y est réduit au sperme, son désir sexuel y est dissocié de la procréation. Ce n'est plus la femme comme être de désir mais le corps femelle qui est tenu pour responsable de la procréation. La demande d'enfant devient une demande de satisfaction d'un besoin qui utilise le corps comme organisme à fabriquer des enfants. Il y a une véritable scission, une disjonction entre sexe et procréation.

Il est donc devenu possible de faire un enfant hors sexe, de faire un enfant en dehors de l'acte sexuel. A la limite, ce ne sont plus les futurs pères qui reçoivent la demande de la femme d'avoir un enfant, ce sont les médecins. Ce sont eux qui sont appelés à satisfaire cette demande, s'inscrivant ainsi dans la logique du discours capitaliste où la demande crée l'offre et inversement. Il y a une désintringation du sexe avec la parenté et avec la paternité. Ce n'est plus le désir sexuel d'un homme pour une femme ou d'une femme pour un homme qui vient sur le devant de la scène, mais le désir du médecin. Comme le note M. M. Chatel, dans la PMA, une femme, interchangeable, s'offre à la jouissance de l'Autre (le médecin) pour avoir un enfant ; alors que dans l'amour, dans la rencontre sexuelle, une femme particulière cause le désir d'un homme.

Je souhaite aborder le thème de cette année 2007-2008 en empruntant la voie de la paternité. Qu'est-ce qui caractérise la paternité dans notre société postmoderne ? La réponse du lacanien lambda est toute prête : nous assistons actuellement à une dégénérescence de la métaphore paternelle, à une dégringolade de la notion de père.

Ce déclin du père surgit dans de multiples interrogations :

- Allons-nous vers une société sans pères ?
- Comment expliquer que les pères soient si démissionnaires ? Dans ma pratique en institution, ce sont des choses que j'entends : « *Vous savez, ce n'est pas mon fils, ce n'est pas à moi de décider !* »
- Comment penser le remplacement dans le droit de « l'autorité paternelle » par « l'autorité parentale » ?
- Les pères deviennent-ils des mères ? Soit les nouveaux pères ...
- Qu'est-ce qu'être père dans une famille recomposée ?
- Qu'en est-il du père dans les PMA (procréation médicalement assistée) et dans les IAD (insémination artificielle avec donneur) ?
- Qu'en est-il du père dans le cas de mères porteuses ?
- Le droit romain stipule que *Pater est quem nuptiae demonstrant* ? Que faire maintenant avec cet aphorisme ?

Qu'est-ce qu'un père actuellement ? Comment poser la question de la paternité en ce début de XXI^e siècle ?

Evidemment, chacun a sa théorie sur ce qu'est être père. Chacun a son mot à dire sur la paternité. Chacun se réfère à son propre père et à la manière dont il assume vaille que vaille sa propre paternité. Aussi bien, chacun se réfère à une norme, mieux, à un idéal, un idéal du bon père. Mais c'est un idéal lourd d'impératifs surmoïques : qu'est-ce que c'est, être un bon père ?

Le mauvais père a son portrait caricaturé dans le discours commun : c'est un homme un peu démuné qui, le cas échéant, se saoule. A la maison, il regarde des films porno ou gore en présence des enfants ; dans le pire des cas, il persécute sa famille, il frappe la mère, etc. On entend parfois dire que le travailleur ne peut pas être un bon père parce que trop absent en raison de son

travail. Ce qui est, dit-on, à l'origine de la carence paternelle et donc des problèmes psychologiques des enfants.

La question se pose : qu'est-ce que cela signifie pour un homme d'accéder à la paternité ? Ce n'est pas une mince affaire. En effet, la psychose de certains hommes se déclenche quand leur femme leur annonce qu'elle est enceinte ; d'autres hommes quittent leur épouse au moment de l'accouchement ; d'autres encore nient que leur enfant est le leur.

La paternité n'est donc aussi simple qu'il n'y paraît. D'abord, elle s'inscrit dans le social par le biais du droit (*Pater est quem nuptiae demonstrant*). Il existe des lois sur la généalogie, la filiation, la parenté, ... Ces lois, orales et/ou écrites, existent dans toute société. A charge du père réel de l'assumer. Dans notre société, il y a un père. Et quand il y en a plusieurs, on veille bien à distinguer le « vrai » du « faux », le « vrai » père étant confondu avec le géniteur.

Mais, avec les avancées de la science, cela devient un vrai casse-tête. Prenons l'exemple de l'IAD, il y a le mari (homme stérile) et il y a le donneur (anonyme). Le père est juridiquement le mari de la femme. Mais la question se pose : cette règle annule-t-elle pour autant tout questionnement sur la paternité ? Peut-on vraiment croire que l'établissement de la paternité par les tests ADN résout automatiquement la question de la paternité ? On se souvient de l'affaire d'Anastasia : les tests ADN n'ont pas empêché certains de continuer de prétendre qu'elle était la fille rescapée du tsar... On s'aperçoit bien vite que la paternité ne se réduit pas à une simple affaire de biologie.

Dans un autre ordre d'idées, au début de ma carrière, une analysante m'expliquait que, bien que son mari l'ait fécondée, bien qu'il soit juridiquement et médicalement le père, elle considérait que le « vrai » père de son enfant était l'homme qu'elle aimait aussi passionnément que platoniquement. A vrai dire, sur un mode un peu érotomaniacal ... C'est lui qui était présent à son esprit pendant la rencontre sexuelle. Alors, au-delà de la problématique érotomaniacale, qu'en est-il ici de la paternité ? Cette petite vignette renvoie au rôle de la mère dans la reconnaissance de la paternité, dans la nomination du père : est père celui que la mère désigne comme tel. Mais ceci n'implique bien sûr pas que l'homme désigné comme tel assume la fonction paternelle !

Qu'est-ce qui prime dans cette nomination du père ? La biologie ou la loi ? En Europe, nous sommes dans une culture qui fait se converger la fonction biologique du père et la fonction symbolique de ce même père. C'est pourquoi le père est le mari de la mère. Est père celui qui accepte d'adopter ce titre et cette fonction avec l'enfant qu'il reçoit comme fils ou comme fille.

Or, il suffit de se reporter à l'ethnologie pour s'apercevoir que cette coalescence ne va pas de soi.

Dans la tribu amazonienne des TXICAO, la fabrication de l'enfant est attribuée au seul père, la mère est considérée comme une simple porteuse. Le sperme nourrit et fait grandir l'enfant. C'est pourquoi plus il y aura d'hommes

pour nourrir cet enfant, au mieux ce sera. Donc plus la mère aura de partenaires sexuels, plus l'enfant sera grand et fort. Les femmes Txicao ont durant leur grossesse de nombreux amants. Si le mari est le père social de l'enfant, tous ces hommes sont des pères reconnus comme tels par la tribu. Ils sont responsables de l'enfant et ils contribuent à son éducation. On n'en voudra pour preuve que l'impossibilité des enfants de ces pères de nouer des alliances avec l'enfant dont il est question. Autrement dit, cet enfant est frappé par l'interdit de l'inceste. Donc on voit bien que la biologie ne suffit pas à nommer le père.

Le réel du sperme ne suffit pas car ce sont les lois et les coutumes – bref, le symbolique - qui désignent le père. Précisons ici que les lois varient d'un groupe à l'autre : chaque société va dire quels hommes occuperont la place du père. Chaque société va désigner et décrire les modalités de l'exercice de la paternité : le géniteur, l'éducateur, le nourricier, le dépositaire de l'autorité, celui qui transmet le nom et les biens.

En fait, les choses ne sont pas aussi simples. En effet, Lacan a dégagé un discours particulier, le discours du capitaliste qui n'est autre que la variante contemporaine du discours du maître. C'est lui qui régit notre monde. Et parmi ses effets, le déclin du père...

Lacan parle même de dégénérescence catastrophique du Nom-du-Père, elle s'accompagne du recours de plus en plus systématique à la loi, au juridique et de l'arrivée d'un ordre social de fer, autrement dit d'un retour du Nom-du-Père dans le réel. C'est ce qui se passe dans certains pays arabes : la culture musulmane a été bousculée par l'arrivée massive des modes de jouissance occidentaux, la réaction a été un retour à la religion des pères dans toute sa rigidité.

Lacan avait déjà aperçu ce déclin du père en 1938, dans son texte « *Les complexes familiaux* ». On voit une manifestation de ce déclin dans la notion moderne de *parentalité* qui ne fait que confirmer la dégénérescence du Nom-du-Père. Le père n'est plus prévalent en matière d'autorité parentale. Père et mère s'équivalent, ils sont dans un rapport de *mêmeté* où, *nolens volens*, la notion même de différence des sexes s'étiole. Parler aujourd'hui de famille ne nécessite plus que l'on se réfère à la famille conjugale.

Essayons de comprendre. Est-ce que cette déliquescence du Nom-du-Père renvoie à la carence du père ? La notion de « père carent » est assez neuve. Ce concept, qui ne se retrouve pas dans les textes freudiens, désigne le déclin du père comme *pater familias*, du père comme dépositaire de l'autorité. Actuellement, la carence du père peut l'amener à être déchu de ses droits. Qui plus est, la possibilité qu'offre désormais le droit français aux enfants de ne porter que le nom de leur mère efface le père qui nomme. Et les « nouveaux pères » ne sont rien d'autre que des ... mères. Le Père du Nom a perdu de son poids dans la société postmoderne. Tenter de restaurer le père ou se raccrocher à son mythe ne font que témoigner de sa disparition, ou du moins de son ravalement.

Assez curieusement, on assiste à un retour du père tel que Freud en parle dans sa *Neurotica* : un père pervers, dangereux pour ses enfants. Le père est devenu celui qui, contrairement à la mère, ne sait pas y faire avec les enfants, il est celui qui peut en abuser. Il suffit de se reporter aux conflits qui scandent la garde des enfants dans les divorces. On entend même dire que des pères qui veulent exercer leur autorité ne sont pas à l'écoute de leur enfant et le traumatisent parce que leur imposant des injonctions arbitraires. En l'occasion, le père est une figure d'un Autre persécuteur dont la jouissance est de priver l'enfant du bonheur.

Autrement dit, le père comme agent de la castration est démenti dans notre société. Le père postmoderne n'est pas forclos, mais sa fonction d'être le porteur du phallus est déniée. Ce n'est plus le père qui en est le dépositaire. Quant à elle, la mère est bien sûr marquée par le manque mais ce qui est neuf, c'est que ce n'est plus le père qui est mis en demeure de répondre à son manque, mais les objets de consommation, les plus-de-jour. Il n'est pas rare que ces hommes soient considérés moins comme des pères ou des amants que comme des pourvoyeurs d'objets de consommation. Rien d'étonnant donc à ce qu'ils soient interchangeables. D'ailleurs, on sait combien de fois le Nom-du-Père est branché par la mère à son propre père plutôt qu'à son homme.

Quand on s'attarde à la littérature psychanalytique, on relève que le rôle du père s'efface progressivement pour céder la place à la mère. Reportez-vous à Winnicott, à Klein, à d'autres aussi. Or, le père freudien n'est pas simplement le père réel. Il a chez Freud une dimension de mythe qui renvoie à la légende d'Œdipe elle-même. C'est un mystère pour personne : Œdipe n'avait pas le complexe d'Œdipe. D'abord, parce que Freud ne l'avait pas encore dégagé ; ensuite parce que dans le mythe lui-même il n'y a pas vraiment de père : Œdipe ne sait pas qui il tue et celui qui lui sert de père n'est pas son père. Des analystes ont dès lors affirmé que l'enfant aime sa mère parce que celle-ci satisfait le besoin. L'expérience clinique montre bien que ce n'est pas ainsi que ça marche.

Chez Freud, la première figure du père est celle du père pervers. Il est à l'origine de la névrose en général et de l'hystérie en particulier. Pour la petite fille, la scène traumatisante consiste dans une séduction sexuelle précoce accomplie sur elle par le père. Comme elle n'a pas atteint la maturité sexuelle, elle refoule cette scène. Mais celle-ci laisse des traces sous la forme de souvenirs qui subsistent dans l'inconscient et qui n'attendent qu'une seule occasion pour se réveiller. Or, cela arrive lors de l'adolescence : lorsque la fille vit des événements qui évoquent le trauma originaire. C'est à ce moment-là que surgissent les symptômes de l'hystérie. Donc, pour Freud, le grand responsable de la névrose, c'est le père, le père pervers.

Ce qui est quand même curieux dans cette théorie, c'est que jamais la mère n'est présente. On y voit des servantes qui débauchent des enfants, des gouvernantes qui les utilisent comme instruments de leur jouissance, des précepteurs et des oncles pédophiles, et aucune mère. Comment interpréter cela ? Je ne sais trop mais, en tout état de cause, la mère est à ce moment-là de l'œuvre de Freud étrangère à l'apparition des symptômes. Dès 1897, Freud va abandonner cette théorie de la séduction infantile, sa *Neurotica*, comme il

l'appelle. Il est impossible, écrit-il à Fliess, qu'il y ait autant de pères pervers. De plus, l'inconscient ne contient aucun « *indice de réalité* », si bien qu'il est impossible de faire la part entre la vérité et la fiction.

Freud va au-delà de la réalité en tant que celle-ci fonctionne en trompe-l'œil et il met l'accent sur le fantasme. De nombreuses femmes nourrissent le fantasme d'avoir été séduites par leur père dans leur passé. Une ancienne analysante ne me disait pas autre chose lorsqu'elle disait qu'adolescente, elle se promenait en culotte et soutien dans la maison, elle voyait bien le regard de son père. La scène de la séduction est une histoire construite pour recouvrir le souvenir de l'activité sexuelle infantile, pour occulter le souvenir de la masturbation infantile.

Plus tard, Freud repère la responsabilité du père dans l'éclosion de la névrose, mais sans toutefois toujours bien la cerner ni la raisonner. Ainsi, le père de Hans. Probablement s'en rendre compte tout à fait, Freud supplée à la carence du père de Hans en faisant à ce dernier un récit oedipien. Il transmet ainsi au petit garçon l'interdit de l'inceste et du meurtre.

Freud montre bien que tout père est un père carent. L'enfant s'aperçoit que ce grand homme qu'il a admiré n'est au bout du compte qu'un pauvre gars qui fait son possible, qui n'est ni pire ni meilleur que les autres. D'où, bien souvent, le désir d'un autre père, bien mieux que celui-là. (Cf. Le roman familial du névrosé).

C'est à l'occasion de ce que Freud appelle le « *complexe nucléaire de la névrose* » qu'apparaît la nouvelle figure du père. Le père devient un législateur, en tout cas un interdicteur. Le père, c'est l'empêcheur de tourner en rond en matière de jouissance sexuelle, c'est celui qui empêche ou gêne l'activité sexuelle autoérotique, la masturbation infantile. On retrouve cette idée dans *Totem et Tabou* où, précise Freud, la punition est la castration ou, dans certains cas, l'aveuglement, la cécité. Naturellement, il ne s'agit pas d'une castration réelle, c'est un processus imaginaire, il s'agit bien et bel du fantasme de castration.

Nous sommes bien au delà du père pervers tel qu'il le décrivait d'abord. La loi dont le père est le porteur vise au premier chef l'activité sexuelle. Le père est celui qui met un obstacle à la jouissance de l'enfant, il l'empêche de jouir pleinement sur le plan sexuel, il lui barre l'accès à la jouissance des biens. Rien d'étonnant, ajoute Freud, que la mort du père soit désirée avec autant de vigueur. Assez curieusement, on retrouve là un fantasme obsessionnel dans le chef de Freud : la mort de l'Autre, la mort du père ouvre la voie vers la pleine jouissance ! En revanche, ajoute-t-il, les relations père-fille sont nettement plus amicales.

Lecteur de Freud, Lacan reprend à son compte la question du père. Il distingue le père réel, le père imaginaire et le père symbolique. Il affirme que le père, en tant que porteur du phallus et représentant de la loi de l'interdit du meurtre et de l'inceste, est central dans le complexe d'Œdipe. Il va même jusqu'à procéder à une sorte de typologie des pères au principe des grandes catégories : le père carent du phobique, le père impuissant de l'hystérique, le

père falot de l'obsessionnel, le père désavoué de l'homosexuel et, bien sûr, le père forclos du psychotique.

Pour Lacan, pas question de parler d'Œdipe s'il n'y a pas le père. Parler d'Œdipe, c'est introduire la fonction du père. La question de la présence ou de l'absence du père a toute son importance. Comme celle de ce qu'on appelle la carence du père.

Ce concept à la mode se distingue par son imprécision : qu'est-ce que ça veut dire, un père carent ? Est-ce que cela renvoie à sa présence ou à son absence ? A la longueur ou à la fréquence de ses absences ? Un père carent, c'est d'abord un père réel qui s'incline devant le désir de la mère ; autrement dit un père qui démissionne, un homme qui n'ose pas affronter la mère. Un père carent, c'est aussi un père qui témoigne d'une défaillance du symbolique, d'un affaiblissement de la loi qui se traduisent dans le relâchement de l'autorité exercée sur l'enfant.

Il y a aussi un autre type de carence, moins fréquente, mais qui existe. C'est celle du père qui s'identifie massivement à un trait de la fonction paternelle. Ce sont ces pères qui disent qu'ils sont pères, qu'en tant que pères, ils doivent agir comme ceci ou comme cela, qu'en tant que pères, ils doivent être obéis par leurs enfants, etc. Cela me fait songer à cet homme qui m'expliquait que bien que ce garçon ne fût que son beau-fils, il devait réagir comme un père, c'est-à-dire avec autorité. Donc, à la moindre incartade, il l'enchaînait dans le grenier et il le nourrissait comme un chien, dans une écuelle... Inutile de vous dire l'état psychique de ce jeune adolescent... Ces attitudes soi-disant paternelles relèvent évidemment de l'imposture.

A un certain moment, on a cru que c'était l'excès de père, le trop de père, le père terrible qui provoquait la névrose. Et puis, on a remarqué qu'un père trop gentil faisait encore plus de dégâts. En fait, on ne sait jamais en quoi un père est carent... Par ailleurs, on s'est aperçu qu'un Œdipe pouvait très bien se constituer sans père... Donc, un enfant élevé par sa mère peut faire un Œdipe tout à fait normal, ce qui montre bien qu'il ne s'agit pas d'une question de réalité.

Il faut, dit Lacan, considérer le père dans le complexe d'Œdipe, et non dans la réalité familiale comme peut le faire la thérapie familiale. Dans l'Œdipe, le père n'intervient pas comme personnage réel, mais comme un *ayant-droit*. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le complexe d'Œdipe a une fonction de normalisation et la névrose est due à un accident survenu dans le procès oedipien. Le symptôme névrotique vient pallier cet accident dans la manière dont l'enfant a traversé l'Œdipe. L'Œdipe a une fonction normative dans la structure psychique du sujet et dans l'assomption de son sexe. Le garçon est appelé à s'assumer dans sa virilité, tandis que la fille est appelée à se reconnaître comme femme, à s'identifier à ses fonctions de femme. Autrement dit ; l'Œdipe doit conduire le sujet à un choix d'objet, mais un objet hétérosexuel !

A la fin de l'Œdipe, le garçon s'identifie au père en tant qu'il l'aime. C'est à ce moment-là qu'il refoule le procès oedipien et qu'il acquiert ce qui lui permettra de devenir un homme, un mâle. Il *a ses titres en poche*, ... Et c'est parce que le père se fait préférer à la mère qu'il est le support de l'identification. C'est par l'identification au père que la virilité est assumée. L'on aperçoit bien la différence entre le garçon et la fille. A la fin de l'Œdipe, le père n'a aucune difficulté à se faire préférer à la mère puisqu'il est porteur du phallus. De son côté, la fille finit par reconnaître qu'elle n'a pas le phallus. Mais elle ne le reconnaît jamais vraiment tout à fait, il y a comme *un petit arrière-goût* qui s'appelle le Penisneid.

Dans les années 50, Lacan disait que la sortie de l'Œdipe est plus aisée pour la fille que pour le garçon. Le garçon doit toujours veiller à sa virilité, à posséder le phallus. La fille, elle, sait où elle doit aller le chercher : elle se dirige vers le père en tant qu'il est celui qui l'a.

Dans l'Œdipe, le père est symbolique, c'est un signifiant. Mieux, le père est une métaphore. Qu'est-ce que cela veut dire ? On sait qu'une métaphore, c'est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant, ce qui produit un sens nouveau. Donc, dans l'Œdipe, le père est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant, le signifiant primordial, le signifiant maternel. Autrement dit, le père vient à la place de la mère.

Quel est le signifié de la mère ? Autrement dit, que veut-elle ? Quel est l'objet de son désir ? L'enfant se dit : Je voudrais bien qu'elle ne veuille que moi et rien que moi. Seulement, ce n'est pas le cas : il n'y a pas que moi qu'elle veut. Il y a quelque chose qui la travaille : le x, le signifié, le phallus. Donc, s'il saisit cela, l'enfant comprend bien vite que pour sa mère, il faut et il suffit d'être le phallus. L'enfant peut donc s'identifier au phallus de la mère. Ainsi le travesti s'identifie au phallus de la mère en tant qu'il est caché sous les vêtements de la mère. Il s'identifie à une femme qui a un phallus, mais un phallus en tant qu'il est caché.

Le père est un signifiant. Il est celui qui est désigné comme tel, qui est nommé comme tel. Une femme peut enfanter sans avoir eu un rapport sexuel, sans avoir couché avec un homme, mais ce qui importe, c'est qu'un homme soit désigné comme père, et il ne peut l'être que par le signifiant. Si ce n'est pas le cas, si aucun homme n'est désigné comme étant le père, on peut dire n'importe quoi : que ce sont les occupants d'un OVNI qui ont fécondé la femme en question, par exemple. Tout ceci pour montrer que la paternité est bien une affaire de symbolique. La qualification du père est une affaire langagière. Il est donc essentiel que la mère reconnaisse le père comme le représentant d'une loi qui est au-delà de sa loi à elle, de son caprice, comme le représentant de la Loi. Il s'agit donc du père comme Nom-du-Père lié à l'énonciation de la Loi.

C'est la métaphore paternelle qui fait entrer l'enfant dans la dimension symbolique, c'est elle qui le dégage de son assujettissement à la mère, c'est elle qui en fait un sujet désirant. En d'autres termes, Lacan, ici, ne s'éloigne pas de Freud. Il ne fait que traduire dans ses concepts à lui l'enseignement de Freud

sur l'Œdipe. La vraie fonction du père est de nouer le désir à la loi. C'est en quoi il assure une fonction de limite.

Dès cet instant, l'enfant dispose des titres nécessaires à l'exercice de sa sexualité dans l'avenir. Le garçon pourra devenir un homme, la fille une femme. Le garçon se voit investi du phallus : il lui appartient et il peut en user de manière légitime. Il devient le porteur de l'objet du désir, il devient le dépositaire de l'objet qui est l'objet du désir de la mère.

Le concept de légitimité est important car il est essentiel au bon fonctionnement de la sexualité masculine : les troubles sexuels de l'homme s'inscrivent dans le registre de la légitimité. Le père qui intervient dans le complexe de castration, c'est le père réel et il doit y mouiller sa chemise, dit Lacan, il doit assumer sa fonction de père castrateur, mais c'est une fonction imaginaire car il ne coupe rien !

Dans les années 70, Lacan remet au travail le concept de Nom-du-Père. L'Œdipe freudien, dit-il, c'est l'Œdipe versant Nom-du-Père. Et il fonctionne comme un 4^e rond qui noue les autres ronds du réel (la jouissance), de l'imaginaire (l'image du corps) et du symbolique. Il met en cause le Nom-du-Père lui-même. Est-ce que le Nom-du-Père est vraiment nécessaire ? C'est quand même fort comme question, quand on sait le poids qu'a toujours donné Lacan à ce concept depuis les années 50. Et il conclut que cette fonction du Nom-du-Père n'est pas indispensable. On peut se passer du Nom-du-Père et on peut y suppléer. Le séminaire sur Joyce montre un nouage à 4 qui se passe du Nom-du-Père. Le 4^e, ici, c'est l'ego de Joyce, le nom de son ego, l'artiste. C'est le sinthome. Ça veut dire que Joyce a fait fonctionner un nœud sans passer par le père.

C'est tout à fait repérable dans la clinique des psychoses. Il faut se rendre à l'évidence que ces suppléances sont tout aussi nombreuses que fragiles. Elles donnent à ces sujets un lestage, une ancre qui leur permette de ne pas être trop désarrimer et de ne pas aller trop à la dérive.

Autrement dit, le 4^e rond, le sinthome, fonctionne en tant que Nom-du-Père. Le 4^e est le Nom-du-Père. Il n'y a pas qu'un seul Nom-du-Père, il y a des Noms-du-Père, il y a autant de Noms-du-Père que de suppléances. Donc, on peut se passer du Nom-du-Père – à condition de s'en servir. Donc, le Nom-du-Père en est un parmi tous les autres. Le Nom-du-Père n'est pas le signifiant premier qui est censé garantir tout le système signifiant, tout le symbolique. S'il y a plusieurs Noms-du-Père, plusieurs suppléances, c'est qu'aucun d'eux n'est le Nom-du-Père.

Une des fonctions du Nom-du-Père est de nommer, de donner un nom aux choses. La nomination, le *naming*, dire le nom, ça a un effet sur le réel. Le père qui nomme n'a plus rien à voir avec le père de l'Œdipe. Le Nom-du-Père est maintenant une fonction qui ne s'incarne pas nécessairement dans Un-Père. La nomination est le privilège du parlêtre. C'est une fonction de dire et le dire est un acte. Nommer, dire le nom, ça a donc un effet sur le réel. Il y a un nouage entre la parole et le réel. Le dire du père nomme ses objets d'investissement : il nomme sa femme-symptôme, il nomme ses enfants. « Tu

es ma femme », « Tu es mon fils/ma fille ». Ce faisant, il noue le réel au symbolique et à l'imaginaire. En outre, il noue les sexes et les générations. C'est en cela que le dire du nom noue.

Le nouage de la nomination ne se fait pas en dehors du lien social. Personne ne s'attribue un nom. Le nom, pour exister, doit être ratifié par l'autre. C. Soler donne l'exemple de M. Poubelle : Poubelle n'est devenu un nom commun que parce que le public a reconnu l'utilité de son invention. Le nom qui indexe une identité ne se fait pas en dehors du lien social. C'est pourquoi Lacan écrit *n'hommer* car la nomination fait le Un de l'homme et l'inscrit dans le tissu social. Par conséquent, les pères ne sont plus que des cas particuliers d'une fonction plus générale.

Lacan ajoute que le père, c'est aussi un « dire que non ». Dire que non, ce n'est pas dire non. Dire non, c'est le gendarme. Dire que non, cela renvoie à ce qui contient, à ce qui retient, à ce qui empêche que tout ça file dans tous les sens.

Comme je le signalais tout à l'heure, la PMA permet de faire l'économie sur la rencontre sexuelle dans la reproduction et de faire l'impasse sur la lignée. Ce problème renvoie bien sûr à l'homoparentalité. Or, celle-ci pose une question pointue : y a-t-il une articulation entre la différence sexuelle, la fonction de la mère et la fonction du père ? Autrement dit, la sexuation, l'appartenance sexuelle joue-t-elle un rôle dans l'une et l'autre fonction ? Or, dès les années 50, Lacan souligne que la prise du sujet dans les avatars du désir est conditionnée par le fait que la mère est une femme, c'est-à-dire un être privé du phallus. Autrement dit, la fonction maternelle est intimement liée à la féminité, l'une se noue à l'autre.

Quant à la paternité, tout le monde connaît la proposition de Lacan : un père n'a droit au respect que s'il fait d'une femme la cause de son désir, cette femme lui étant acquise pour lui faire des enfants dont il s'occupe, dont il prend soin paternel, qu'il le veuille ou non. Qu'il le veuille ou non, cela veut dire que le père ne doit pas obligatoirement être le géniteur pour exercer sa fonction. Le père non géniteur peut tout à fait exercer la fonction paternelle auprès des enfants de sa femme. Le devoir d'amour, ici, ne se situe plus du côté des enfants, mais du père. Et le respect qu'il reçoit est maintenant conditionné par l'élection d'une femme comme objet cause de son désir.

Ceci n'est pas à la portée de n'importe quel homme. N'importe quel homme ne pourra pas remplir cette fonction parce qu'il y en a qui ne font pas d'une femme la cause de leur désir. Ce qui pose une nouvelle question : un homosexuel peut-il être père dans une perspective lacanienne ? Lacan implique la différence sexuelle dans la fonction paternelle et dans la fonction maternelle. Or, suite aux revendications relatives à l'homoparentalité, la différence sexuelle n'est plus nécessairement exigée par le droit. Quand, aujourd'hui, on parle de la famille, on ne pense pas nécessairement à la famille conjugale classique.

Par ailleurs, on assiste actuellement au primat de la fonction du « nommer à » sur le Nom-du-Père. Or, c'est le désir de la mère qui opère dans cette fonction. Le père ne se fait plus préférer à la mère dans l'Œdipe, c'est le désir de la mère

qui vient sur le devant de la scène, notamment dans la désignation de l'être nommé à quelque chose. Nous retrouvons ici la nomination, ce qui pourrait renvoyer au père en tant qu'il nomme, qu'il est le Père du Nom, mais ce n'est pas de cette nomination-là dont il s'agit, c'est une nomination à l'initiative de la mère. C'est un « nommer à » qui réduit le sujet à une fonction opératoire qui vient de l'Autre... Pourquoi la mère ? Parce que c'est elle qui dit à sa progéniture : « Quand tu seras grand, tu seras médecin, etc. » Cela a deux effets : soit le sujet se soumet passivement à cette injonction de l'Autre, soit le sujet entre dans la révolte. Le « nommer à », c'est vous dire ce que vous devez être. Ce n'est pas la nomination.

Je terminerai là-dessus. Tout le monde s'accorde à dire que la famille a changé. La famille patriarcale a disparu depuis un siècle au moins. Mais, comme le rappelle Bernard Nominé, la famille reste une réalité psychique et non une réalité sociale. Une réalité psychique, cela signifie que la famille est avant tout une formation imaginaire, ce que Freud a repéré très tôt en parlant de mythe individuel, de roman familial. Chacun construit son roman familial et veut le transposer dans sa vie sociale, voire professionnelle.

Ce n'est un secret pour personne : Lacan s'écarte de la conception freudienne de l'Œdipe. Tout d'abord, il lie l'Œdipe freudien à un contexte, ce qui revient à dire que l'Œdipe n'est pas un invariant monolithique, mais dépend d'un environnement. C'est pourquoi, à la fin de son enseignement, Lacan parlera d'un au-delà de l'Œdipe : « *l'Œdipe, dit-il, ne peut pas tenir indéfiniment l'affiche.*